Document generated on 11/13/2024 3:53 a.m.

**Liaison**

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

# Raconter pour vivre

## Jean Marc Dalpé, *Un vent se lève qui éparpille*, roman, Prise de parole, Sudbury, 1999

Louis Bélanger

Number 106, April 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/41835ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bélanger, L. (2000). Review of [Raconter pour vivre / Jean Marc Dalpé, *Un vent se lève qui éparpille*, roman, Prise de parole, Sudbury, 1999]. *Liaison*, (106), 38–38.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Raconter pour vivre

**Louis Bélanger**

**Vingt années** séparent un drame de trois versions qui composent l'essentiel du premier roman de Jean Marc Dalpé, *Un vent se lève qui éparpille*. Marcel, Rose et Joseph livrent en fragments leurs souvenirs communs des mêmes événements liés au destin de Marie, dont on apprend à peu près tout par le biais de ceux et celles qui l'ont côtoyée, aimée, maudite. La vérité du récit de Dalpé tient ainsi à la fugacité de l'expérience vécue et à sa représentation fictive : «si les souvenirs sont les traces de ce qui s'est passé, la mémoire n'est peut-être qu'une fiction qu'on recrée avec le peu qui nous reste, une fiction qu'on recrée au présent et pour le présent» (p.32).

Jean Marc Dalpé, *Un vent se lève qui éparpille*, roman, Prise de parole, Sudbury, 1999.

L'efficacité de l'ensemble tient à l'état de crise qui assujettit les personnages à une vive fragilité, elle-même libératrice des tensions unificatrices du passé et du présent. Dès les premières pages, c'est carabine en joue que Marcel reprend contact avec le souvenir de Marie. L'apport de l'arme à feu, fondamental chez Dalpé, quand on pense à sa valeur symbolique dans la scène finale du *Chien* ou comme rite de passage au monde adulte dans *Trick or Treat*, évoque ici la colère et la confusion, la charge émotive et la vulnérabilité. Dans l'obscurité de sa cellule, Marcel nous prend à rêvasser en sa compagnie dans une constellation d'expériences à laquelle l'envoûtement sert de commun dénominateur. La suggestion assure dorénavant la renaissance à la transposition narrative de ces «nowhere one-company towns» (p.19) du Nord où il a grandi, de ces voyages, méridionaux et mythiques, à Toronto, comme de ce tatouage, à jamais douloureux, qu'il porte à la poitrine : «Astheure, Marcel Collin, c't'un homme!» (p.28).

Chez Rose et Joseph, la ligne du risque créateur adopte respectivement le monologue intérieur et la vitesse folle. La rage et la colère caractérisent les tranches de vie que livre Rose, au pied de cette rivière dans laquelle elle s'apprête à plonger avec, dans la tête, «des images d'un film fou, qui s'accélèrent soudain, ralentissent, reculent, se mettent à avancer» (p.110). Joseph roule, quant à lui, à plus de 150 kilomètres dans la voie de gauche, dans l'espoir qu'apparaisse au bord de la route une Marie conforme, mais sans doute différente, aux courants de conscience qui le hantent, lui, l'ex-amant adultère. Sa course effrénée bute sur un constat, véritable leitmotiv d'*Un vent se lève qui éparpille*, à savoir qu'«une bonne partie de ce qu'il croit se souvenir est inventée» (p.32). Dans ce contexte, que peuvent signifier l'histoire, l'expérience ou les conditions d'existence d'êtres livrés aux fictions de leurs propres discours?

Un tel éclatement des frontières entre le conscient et l'inconscient, le réel et le fictif, s'appuie sur une structure formelle tout aussi nuancée. Dans ce contexte, une ponctuation débridée rend compte des courants de conscience nourriciers des témoignages en minimisant les pauses, laissant libre cours aux flux émotifs. L'apport raisonné de la virgule, du point-virgule, et surtout, de la parenthèse, témoigne de ces effets de surface. L'apport des quatre éléments, l'eau, l'air, la terre et le feu, annoncé en exergue poétique au début de chacune des quatre parties du roman, dévoile pour sa part une profondeur métaphorique d'une remarquable richesse littéraire. Le meilleur du roman de Dalpé tient au pouvoir évocateur, voire explosif, de ces catégories sur le destin humain. *Un vent se lève qui éparpille* surseoit aux prêches séductrices des faiseurs de conscience au profit d'un constat plus prosaïque inscrit dans le récit même : «Une terre, une place où personne sait rien sauf c'qu'on leur conte, où on pourrait leur conter c'qu'on voudrait, où même elle pis moi, on finirait par le croire...» (p.161).

Raconter serait-il plus important que se souvenir? Telle est la distinction à laquelle convie Jean Marc Dalpé. Un romancier se lève et en livre une magistrale illustration.

Louis Bélanger est un amant de la littérature. Il enseigne à l'Université du Nouveau-Brunswick et est membre du comité de rédaction de *Liaison*.